

---

FAIRE L'AMOUR

roman

---

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

J'avais fait remplir un petit flacon d'acide chlorhydrique, et je le gardais sur moi en permanence, avec l'idée de le jeter un jour à la gueule de quelqu'un. Il me suffirait d'ouvrir le flacon, un flacon transparent qui avait contenu auparavant de l'eau oxygénée, de viser les yeux et de m'enfuir. Je me sentais curieusement apaisé depuis que je m'étais procuré ce flacon de liquide incolore et corrosif qui pimentait mes heures et acérait mes pensées. Mais Marie se demandait avec une inquiétude peut-être justifiée si ce n'était pas dans mes yeux à moi, dans mon propre regard, que cet acide finirait. Ou dans sa gueule à elle, dans son visage en pleurs depuis tant de semaines. Non, je ne crois pas, lui disais-je avec un gentil sourire de dénégation. Non, je ne crois pas, Marie, et, de la main, sans la quitter des yeux, je caressais doucement la courbe évasée du flacon dans la poche de ma veste.

Avant même qu'on s'embrasse pour la première fois, Marie s'était mise à pleurer. C'était dans un taxi, il y a sept ans et plus, elle était assise à côté de moi dans la pénombre du taxi, le visage en pleurs, que traversaient les ombres fuyantes des quais de la Seine et les reflets jaunes et blancs des phares des voitures que nous croisions. Nous ne nous étions pas encore embrassés à ce moment-là, je ne lui avais pas encore pris la main, je ne lui avais pas fait la moindre déclaration d'amour (mais ne lui avais-je jamais fait de déclaration d'amour ?), et je la regardais, ému, presque désespéré, de la voir pleurer ainsi en silence à mes côtés.

La même scène s'est reproduite à Tokyo il y a quelques semaines, alors que nous nous séparions pour toujours. Nous ne disions rien dans ce taxi surchauffé qui nous reconduisait au grand hôtel de Shinjuku où nous étions arrivés le matin même, et Marie pleurait à côté de moi, elle reniflait et hoquetait doucement contre mon épaule, elle avait trop chaud, elle se sentait mal, elle était épuisée par la soirée et par le voyage, elle essuyait ses larmes à grands gestes brouillons du revers de ses doigts, de lourdes larmes de tristesse qui l'enlaidissaient et faisaient couler son rimmel, alors qu'il y a sept ans, lors de notre première rencontre, c'étaient de pures larmes de joie, légères comme de l'écume, qui coulaient en apesanteur sur ses joues. Marie finit par enlever son grand manteau de cuir noir, difficilement, en se contorsionnant à côté de moi sur la banquette arrière du taxi, grimaçant et paraissant m'en vouloir, alors que je n'y étais manifestement pour rien, merde, s'il faisait aussi chaud dans ce taxi, elle n'avait qu'à se plaindre au chauffeur, il y avait son nom et sa photo d'identité en évidence sur le tableau de bord. Elle me repoussa pour déposer le manteau entre nous sur la banquette, enleva son pull, qu'elle roula en boule à côté d'elle. Elle n'avait plus qu'un chemisier blanc déjanté et froissé qui s'ouvrait sur son soutien-gorge et sortait légèrement de la ceinture son pantalon. Nous ne disions rien dans le taxi, et l'autoradio diffusait en continu des chansons japonaises énigmatiques et enjouées.

Le taxi nous déposa devant l'entrée de l'hôtel. A Paris, sept ans plus tôt, j'avais proposé à Marie d'aller boire un verre quelque part dans un endroit encore ouvert près de la Bastille, rue de Lappe, ou rue de la Roquette, ou rue Amelot, rue du Pas-de-la Mule, rue du Faubourg-Saint-Antoine. Nous avons marché longtemps dans la nuit, avons erré dans le quartier de café en café, de rue en rue, de petite place en petite place. Nous ne nous étions pas embrassés tout de suite cette nuit-là. Mais qui

n'aime prolonger ce moment délicieux qui précède le premier baiser, quand deux êtres qui ressentent l'un pour l'autre quelque inclination amoureuse ont déjà tacitement décidé de s'embrasser, que leurs yeux le savent, leurs sourires le devinent, que leurs lèvres et leurs mains le pressentent, mais qu'ils diffèrent encore le moment d'effleurer tendrement leurs bouches et leurs langues pour la première fois ?

A Tokyo nous étions remontés immédiatement dans notre chambre sans un mot dans le grand hôtel silencieux aux lustres de cristal illuminés dans le hall principal, trio de lustres éblouissants, qu'un très léger tremblement de terre fit soudain se balancer doucement sous nos yeux au moment même où nous entrions dans l'hôtel, les lustres se mettant à osciller dans le grand hall désert comme des cloches de cathédrale s'ébrouant lentement sur notre passage dans un cliquetis de verre et de cristal qui accompagnait l'irrésistible grondement de détresse de la matière, puis, l'onde passée, la lumière ayant vacillé au plafond en plongeant un instant l'hôtel dans l'obscurité, les lustres, encore en mouvement, se rallumèrent en plusieurs temps dans le hall et se remirent en place dans le frissonnement à rebours de milliers de paillettes de verre transparentes retrouvant peu à peu leur immobilité. La réception de l'hôtel était déserte, l'ascenseur désert, qui montait lentement dans la nef centrale, et nous nous tenions silencieux dans la cabine transparente, côte à côte, Marie en pleurs, son manteau de cuir noir et son pull sur un bras, regardant les lustres qui n'en finissaient pas de se stabiliser au terme de ce séisme de si faible magnitude que je me demandais s'il ne s'était pas produit que dans nos coeurs, couloir du seizième étage désert, interminable, silencieux, moquette beige, plateau de room-service abandonné devant une porte avec des vestiges épars de repas. Marie marchait devant moi, les bras sans force, les épaules lasses, laissant traîner une main à côté d'elle sur les murs du couloir. Je la rejoignis devant la porte et introduisis la carte dans la serrure magnétique de la porte pour la faire entrer dans la chambre. Et, à chaque fois, ces deux soirs, à Paris et à Tokyo, nous avons fait l'amour, la première fois, pour la première fois, et, la dernière, pour la dernière.

Mais combien de fois avons-nous fait l'amour ensemble pour la dernière fois ? Je ne sais pas, souvent. Souvent... J'avais refermé la porte derrière moi, et je regardais Marie avancer dans la chambre en titubant de fatigue, son manteau de cuir noir et son pull sur un bras, son chemisier blanc qui sortait de son pantalon (c'était là le détail troublant que je remarquerais jusqu'à ce qu'elle enlève son chemisier, et alors il n'y aurait plus que son visage serré très fort entre mes mains, ses tempes chaudes entre mes paumes), Marie tombant de sommeil dans la chambre et pleurant au ralenti ses larmes insatiables, et je songeais que nous allions quand même finir par faire l'amour cette nuit — et que ce serait déchirant. Aucun de nous n'avait encore allumé de lumière dans la chambre, ni le plafonnier ni la lampe de chevet, et, par la grande baie vitrée de la chambre d'hôtel, on apercevait au loin le quartier administratif de Shinjuku illuminé dans la nuit, avec, tout près de nous, presque méconnaissable en raison de la grande proximité qui en déformait les angles et les proportions, le flanc gauche du monumental Hôtel de Ville de Kenzo Tange. En contrebas, à quelques mètres de la fenêtre, apparaissait l'ombre d'un toit plat, en terrasse, recouvert de hautes rampes de néons verticaux qui clignotaient imperturbablement dans la nuit comme des balises aériennes, avec des reflets

intermittents, rougeoyants, noirs et mauves, qui pénétraient dans la chambre et recouvraient les murs d'un halo de clarté rouge indécise qui faisait briller sur le visage de Marie de pures larmes infrarouges, translucides et abstraites. Elle s'était avancée le long de la baie vitrée, les yeux mouillés que je devinais dans la pénombre, la blancheur immaculée de son chemisier qu'elle avait entrouvert comme irradiée à intervalles réguliers d'une nappe de cette clarté rouge indicible que recouvraient les bouffées régulières des néons qui clignotaient devant nous sur les toits. Je la rejoignis à la fenêtre, regardai un instant avec elle le bouquet très dense de tours et d'immeubles de bureaux qui se dressaient devant nous dans l'obscurité, épars et majestueux, chacun, du haut de ses étages, semblant veiller personnellement sur son propre périmètre administratif de silence et de nuit, tandis que mon regard allait lentement de l'un à l'autre, Shinjuku Sumitomo Building, Shinjuku Mitsui Building, Shinjuku Center Building, Keio Plaza Hotel. Pourquoi tu ne veux pas m'embrasser ? me demanda alors Marie à voix basse, le regard fixe, au loin, avec quelque chose de buté dans le visage. Je continuais de regarder dehors sans répondre. Au bout d'un moment, d'une voix neutre, étonnamment calme, je lui répondis que je n'avais jamais dit que je ne voulais pas l'embrasser. Alors, pourquoi tu ne m'embrasses pas, s'écria-t-elle en se rapprochant de moi et me prenant l'épaule. Je me raidis, repoussai sa main le plus doucement possible et me remis à regarder fixement le quartier dans la nuit par la fenêtre. Je répondis de la même voix calme, presque atone, comme un simple constat : Je n'ai jamais dit non plus que je voulais t'embrasser. (C'était trop tard, Marie, c'était trop tard maintenant). Elle me regarda longuement. Il est tard, Marie, lui dis-je, il est tard, et je vis un long frisson lui parcourir l'épaule, de lassitude et d'agacement. Je faillis ajouter quelque chose, mais je ne dis rien, je me retins et je posai doucement ma main sur son avant-bras nu, et elle dégagea violemment son bras. Tu ne m'aimes plus, dit-elle.

Sept ans plus tôt, elle m'avait expliqué qu'elle n'avait jamais ressenti un tel sentiment avec personne, une telle émotion, une telle vague de douce et chaude mélancolie qui l'avait envahie en me voyant faire ce geste si simple, si apparemment anodin, de rapprocher très lentement mon verre à pied du sien pendant le repas, très prudemment, et de façon tout à fait incongrue en même temps pour deux personnes qui ne se connaissaient pas encore très bien, qui ne s'étaient rencontrés qu'une seule fois auparavant, de rapprocher mon verre à pied du sien sur la nappe pour aller caresser le galbe de son verre, l'incliner pour le heurter délicatement dans un simulacre de trinquer sitôt entamé qu'interrompu, il était impossible d'être à la fois plus entreprenant, plus délicat et plus explicite, m'avait-elle expliqué, un concentré d'intelligence, de douceur et de style. Elle m'avait souri, elle m'avait avoué par la suite qu'elle était tombée amoureuse de moi dès cet instant. Ce n'était donc pas par des mots que j'étais parvenu à lui communiquer ce sentiment de beauté de la vie et d'adéquation au monde qu'elle ressentait si intensément en ma présence, non plus par mes regards ou par mes actes, mais par l'élégance de ce simple geste de la main qui s'était lentement dirigée vers elle avec une telle délicatesse métaphorique qu'elle s'était sentie soudain étroitement en accord avec le monde jusqu'à me dire quelques heures plus tard, avec la même audace, la même spontanéité naïve et culottée, que la vie était belle, mon amour.

Marie ôta son chemisier, qu'elle laissa tomber à ses pieds devant la fenêtre de la chambre d'hôtel, et, les épaules nues, ne portant plus que ce fragile soutien-gorge noir en dentelles que j'aimais tant, elle alla allumer une lampe près du lit, et ce n'est qu'alors que, dans la faible veilleuse tamisée de l'abat-jour de la lampe de chevet, m'apparut le désordre invraisemblable dans laquelle nous avions laissé la chambre d'hôtel, les dizaines de valises ouvertes sur la moquette, près de cent quarante kilos de bagages que Marie avait enregistrés l'avant-veille à Roissy, avec un excédent de quatre-vingt kilos qu'elle avait accepté sans ciller et payé rubis sur l'ongle au comptoir de la compagnie aérienne, éparpillés là dans la chambre, huit valises métalliques rembourrées et quatre malles identiques qui contenaient l'intégralité de sa dernière collection de couture, plus une série de cantines effilées, moitié en osier, moitié en acier, spécialement conçues pour le transport des oeuvres d'art et qui contenaient une série de vêtements expérimentaux en titane qu'elle avait conçus pour une exposition d'art contemporain qu'elle devait inaugurer le week-end prochain au *Contemporary Art Space* de Shinagawa. Marie était à la fois styliste, couturière et plasticienne (elle avait créé sa propre marque, *Allons-y Allons-o*, à Tokyo il y a quelques années, et, outre les magasins de Fukuoka, d'Osaka et de Tokyo, elle possédait des boutiques à Paris, à Bruxelles et à Anvers et envisageait d'ouvrir de nouveaux magasins à Londres et à New-York). Je la regardais, elle s'était laissée tomber à plat ventre sur le lit au milieu de ses robes qui s'étaient fanées sous le poids de son corps et dégringolaient en cascade sur le sol en de pauvres corolles défaites et affaissées et elle pleurait, mon amour, le visage enfoui dans le tissu, un ruban d'étoffe mordorée mêlé à ses cheveux. Son père était mort un mois et demi plus tôt, et tant de larmes se mêlaient maintenant dans son coeur, qui coulaient depuis des semaines dans le cours tumultueux de nos vies, des larmes de tristesse et d'amour, de deuil et d'étonnement. Autour d'elle, toutes ces robes paraissaient en représentation dans la chambre, raides et immobiles dans leurs housses translucides, parées, altièrres, décolletées, séductrices et colorées, pendues aux battants des armoires ou à des cintres de fortune, alignées sur les deux portants de voyage qu'elle avait dépliés dans la chambre d'hôtel comme dans une loge de théâtre improvisée, ou simplement déposées avec soin sur des chaises, sur les bras des fauteuils, une écharpe d'organsin aux fanfreluches arborescentes ceignant le battant d'une armoire. Je considérais toutes ces robes désincarnées aux reflets de ténèbres qui semblaient faire cercle autour de son corps à moitié dénudé dans la pénombre de la chambre, et, las, moi aussi — très las maintenant, rompu par le décalage horaire —, je songeai au flacon d'acide chlorhydrique qui se trouvait dans ma trousse de toilette.

Lorsque j'avais fait mes bagages, je m'étais interrogé sur la manière d'emporter ce flacon d'acide chlorhydrique avec moi au Japon. Il était naturellement hors de question de le garder sur moi pendant le voyage, on l'aurait découvert à l'embarquement ou au passage de la douane, et j'aurais été incapable d'expliquer ses origines et sa provenance, sa nature et l'usage que je voulais en faire. D'un autre côté, je craignais de le faire voyager dans ma valise, au risque de le voir se briser en laissant l'acide se répandre au coeur de mes vêtements. Finalement, sans plus de précautions particulières — son apparence neutre de flacon d'eau oxygénée était sans doute sa meilleure couverture —, je l'avais casé dans un des trois compartiments souples du flanc de ma trousse de toilette, délimités chacun par une

petite lanière de cuir amovible, entre une fiole de parfum et un paquet de lames de rasoirs. Ma trousse de toilette avait déjà souvent abrité de ces objets hétéroclites, et, au hasard de mes déplacements et de mes activités professionnelles, il ne fut pas rare que se côtoyaient là des savonnettes et des liasses d'argent liquide dans des enveloppes de papier kraft, des préservatifs et des sparadraps, un coupe-ongle, du miel, des épices, des pigments, sans compter différents jeux de pellicules photos pas encore développées, petits rouleaux compacts noir et bleu de l'Ilford FP4, noir et vert de l'Ilford HP5, qu'il fallait sortir clandestinement de tel ou tel pays. Mais ce fut sans attirer l'attention de quiconque que le flacon d'acide voyagea entre Paris et Tokyo.

Le jour même où Marie me proposa de l'accompagner au Japon, je compris qu'elle était prête à brûler ses dernières énergies amoureuses dans ce périple. N'eût-il pas été plus simple, si nous devions nous séparer pour toujours, de profiter de ce voyage prévu de longue date pour prendre quelque recul l'un envers l'autre ? Était-ce la meilleure solution de voyager ensemble, si c'était pour rompre ? Dans une certaine mesure, oui, car, autant la proximité nous déchirait, autant l'éloignement nous aurait rapproché, nous étions en effet si fragiles et désorientés affectivement depuis ces six dernières semaines que l'absence de l'autre était sans doute la seule chose qui pouvait encore nous rapprocher durablement, tandis que sa présence à nos côtés, au contraire, ne pouvait qu'accélérer le déchirement en cours et sceller notre rupture. En avait-elle eu conscience en me proposant de l'accompagner et m'avait-elle invité sciemment à Tokyo pour rompre, je n'en sais rien, et je ne crois pas. D'un autre côté, je la soupçonnais d'avoir nourri au moins deux arrière-pensées très légèrement perverses en me proposant de l'accompagner au Japon, premièrement d'avoir cru que je ne pourrais pas accepter son invitation (pour de multiples raisons, mais pour une, surtout, dont je n'ai pas envie de parler maintenant), ensuite, d'avoir été très consciente des statuts respectifs qui seraient les nôtres pendant ce voyage, elle couverte d'honneurs, d'occupations et de reconnaissance, entourée d'une cour de collaborateurs, d'hôtes et d'assistants, et moi sans statut, dans son ombre, son accompagnateur en somme, son cortège et son escorte.

Soulevant très faiblement la tête, Marie se retourna dans la masse mouvante de ses peignoirs et de ses robes, qui ondulèrent et se plissèrent sous le poids de son corps dénudé, et, d'une voix douce et légèrement endormie, elle me demanda de lui donner à boire, de l'eau, du thé ou du champagne. Je la regardai sans bouger. De l'eau, du thé ou du champagne ? Rien que ça, elle avait toujours eu de ces goûts d'une exquise simplicité, mon amour (la première fois que nous avons passé la nuit ensemble, comme je me levais pour lui préparer le petit-déjeuner et lui demandais si elle voulait du thé ou du café, après une longue hésitation, avec une moue boudeuse, elle m'avait dit les deux). Marie s'était déchaussée sur le lit et ne portait plus que son pantalon noir, assez ample, dont elle avait ouvert le premier bouton qui donnait sur son slip noir transparent. Ses yeux étaient fermés, mais pas assez apparemment, pas suffisamment scellés et coupés du reste du monde. La lumière devait continuer de la gêner car elle tendit le bras vers la table de nuit et s'empara à tâtons des lunettes de soie lilas de la *Japan Airlines* qu'on avait reçus dans l'avion pour se garder de la lumière. Sans rouvrir les yeux, elle ajusta les lunettes de tissu sur son visage, avant de se laisser retomber en arrière sur le lit, donnant dès lors à sa silhouette des allures de star de cinéma énigmatique, figure déchue et ophélie.

dans son lit mortuaire d'étoffes alanguies et de couleurs passées, les épaules enfoncées dans l'émolliente mollesse aquatique de ses mousselines légères, superposées et froissées, en soutien-gorge noir dont une épaule lui tombait sur le milieu du bras et pantalon largement entrouvert sur le haut de son slip transparent, la paire de lunettes en soie lilas de la *Japan Airlines* lui ceignant négligemment le visage.

Derrière la fenêtre de la chambre, les néons continuaient de déchirer la nuit en de longues lueurs rougeâtres intermittentes, qui pénétraient la pièce et venaient se mêler à la pâle lumière dorée de la lampe de chevet. Après être resté encore quelques instants à la fenêtre, je pris le chemin du minibar, ouvris le réfrigérateur et choisis une bouteille d'eau minérale dans le compartiment à boissons. Songeur, je refermai doucement la porte du réfrigérateur d'un mouvement inconscient, très légèrement brossé, de l'extérieur du pied. Je dénouai ma cravate et décapsulai la bouteille en laissant traîner mon regard sur le plateau de service du mini-bar, qui comptait un choix de verres de différents types, flûtes à champagne, verre à eau et à whisky, ainsi qu'un service à thé sommaire, bouilloire électrique en plastique agrémenté d'une résistance, deux tasses en porcelaine, sachets lyophilisés aux différentes saveurs, aux différentes couleurs, pistache du tilleul, myrtille de la myrtille. Je m'emparai d'une flûte, que je remplis à ras bord d'eau minérale avant d'aller rejoindre Marie sur le lit en me faisant une place dans le désordre de peignoirs et de robes qui encombraient les draps. En m'asseyant à côté d'elle, mon regard se posa sur l'échancrure de son pantalon qui laissait maintenant apparaître la presque totalité de son slip transparent derrière lequel se devinait la masse sombre des poils de son pubis. Sentant ma présence à ses côtés, Marie releva lassement le bras et me prit la flûte des mains, qu'elle porta aussitôt à sa bouche pour boire une gorgée d'eau, les yeux toujours ceints du bandeau de tissu, avant de se recoucher lentement en arrière, la flûte à la main, de l'eau glissant à l'encoignure de ses lèvres dans un frimas de petites bulles, puis, comme elle buvait toujours, l'eau se mit à dégouliner en fontaine le long de ses joues, sur son menton et dans son cou. Quand elle eut fini de boire, elle tendit le bras hors du lit pour déposer la flûte au loin, qui tomba à la renverse sur la moquette, et, sans transition, d'un geste autoritaire, sûr et précis, elle s'empara de ma main et l'enfonça dans son slip, resserra les cuisses autour de sa prise. Et, passé le premier saisissement, je savourai intensément sous mes doigts le contact soudain, éminemment vivant, meuble et humide, de l'intérieur de son sexe.

C'était une envie immémoriale et instinctive, purement sexuelle, que nous vîmes croître et se nourrir d'elle-même par le simple enchaînement des gestes de l'amour que nous accumulions. Marie avait soulevé le bassin pour m'aider à enlever son pantalon, et j'avais longuement embrassé son ventre nu autour de son nombril, juste au-dessus de la couture invisible du slip, qui marquait une frontière de tissu entre sa peau très blanche et le léger lycra noir et transparent du sous-vêtement. Puis, elle avait tendu la main pour m'aider à descendre le slip sur le côté, s'était encore soulevée pour l'enlever tout à fait, et alors elle avait progressivement cessé de bouger et de s'agiter, son impatience s'était tue. Elle demeurait allongée en arrière sur le lit, la nuque baignant dans l'alvéole d'un coussin, les lunettes en soie lilas de la *Japan Airlines* sur les yeux, avec une sorte d'apaisement des traits du visage depuis que ma langue s'était enfoncée dans son sexe, et elle gémissait très doucement,

apaisée, accompagnant simplement les mouvements de ma langue en soulevant en rythme le bassin très imperceptiblement.

Lentement, j'étais remonté avec la bouche tout au long de son corps, m'attardant sur son ventre et sur ses seins, dépassant la fine frontière de dentelle de son soutien-gorge noir qui était resté attaché dans son dos, mais dont j'avais descendu précautionneusement les balconnets, de sorte que ses seins, délivrés du corset de dentelle, tombaient dans mes mains et se mouvaient très mollement sous mes doigts. Petit à petit, je remontais vers son visage, mes paumes glissant sur sa poitrine et ses épaules nues. D'instinct, ma bouche s'était sentie aimantée par sa bouche et l'appel des baisers, mais, au moment même où j'allais poser mes lèvres sur les siennes, je vis que sa bouche était fermée, close et butée dans une détresse muette, ses lèvres pincées qui n'attendaient nullement ma bouche, crispées dans la recherche d'un plaisir exclusivement sexuel. Et c'est alors, que, m'immobilisant et redressant la tête au-dessus de son visage dont les yeux bandés me voilaient l'expression, je vis apparaître très lentement une larme sous le mince rebord noir des lunettes de soie lilas de la *Japan Airlines*, une larme immobile, à peine formée, qui tremblait tragiquement sur place, indécise, incapable de glisser davantage le long de sa joue, une larme qui, à force de trembler à la frontière du tissu, finit par éclater sur la peau de sa joue dans un silence qui résonna dans mon esprit comme une déflagration. J'aurais pu boire cette larme à même sa joue, me laisser tomber sur son visage et la recueillir avec la langue. J'aurais pu me jeter sur elle pour embrasser ses joues, son visage et ses tempes, arracher ses lunettes de tissu et la regarder dans les yeux, ne fût-ce qu'un instant, échanger un regard et se comprendre, communier avec elle dans cette détresse que l'exacerbation de nos sens aiguissait, j'aurais pu forcer ses lèvres avec ma langue pour lui prouver la fougue de l'élan inentamé qui me portait vers elle, et nous nous serions sans doute perdus, en sueur, inconscients de nous-mêmes, dans une étreinte mouillée, salée, onctueuse, de baisers, de transpiration, de salive et de pleurs. Mais je n'ai rien fait, je ne l'ai pas embrassée, je ne l'ai pas embrassée une fois cette nuit-là. J'ai regardé la larme se dissiper sur sa joue, et j'ai fermé les yeux — en pensant que peut-être, en effet, je ne l'aimais plus.

Il était tard, peut-être plus de trois heures du matin, et nous faisons l'amour, nous faisons lentement l'amour dans l'obscurité de la chambre que traversaient encore de longues traînées de lueurs rouges et d'ombre noires, qui laissaient sur les murs de fugitives traces de leur passage. Le visage de Marie, penché dans la pénombre, les cheveux en désordre dans le tumulte des draps défaits, de ses peignoirs et de ses robes emmêlés autour de nous, restait comme en retrait de notre étreinte, à l'abandon à l'angle d'un coussin, les lèvres serrées, qui ne se départaient pas de cette terrible expression de détresse grave et muette que je lui avais connue. Nue dans mes bras, chaude et fragile dans le lit de cette chambre d'hôtel au plafond de laquelle passaient de fugaces filaments de lueurs rouges, je l'entendais gémir dans le noir à mesure que je bougeais en elle, mais je ne sentais guère ses mains contre mon corps et le long de mes tempes, ses bras s'enrouler autour de mes épaules. Non, c'était comme si elle évitait soigneusement tout contact superflu avec ma peau, toute jonction entre nos corps autre que sexuelle. Car seul son sexe semblait participer à notre étreinte depuis que j'avais pénétré en elle, son sexe chaud qui bougeait de façon presque autonome, âpre et hargneuse, avide, tandis qu'elle serrait

les jambes pour enfermer ma verge dans l'étau de ses cuisses et se frottait éperdument contre mon pubis à la recherche d'une jouissance que je la sentais prête à conquérir de façon de plus en plus agressive. J'avais le sentiment qu'elle se servait de mon corps pour se masturber contre moi, qu'elle frottait sa détresse contre mon corps pour se perdre dans la recherche d'une jouissance délétère, incandescente et solitaire, douloureuse comme une brûlure et tragique comme la rupture que nous étions en train de consommer, et c'était sans doute exactement le même sentiment qu'elle devait éprouver envers moi, car, moi aussi, depuis que notre bras-le-corps était devenu cette lutte de deux jouissances parallèles, non plus convergentes mais opposées, antagonistes, comme si nous nous disputions le plaisir au lieu de le partager, j'avais fini par me concentrer comme elle sur une recherche purement onaniste. Et, à mesure que l'étreinte durait, que le plaisir sexuel montait en nous comme de l'acide ou du poison, je sentais croître la terrible violence sous-jacente de cette étreinte.

Il est sans doute probable que si nous avions joui maintenant, nous aurions pu calmer nos sens enfiévrés par la tension nerveuse et la trop grande fatigue accumulée depuis le début du voyage et nous endormir là comme des bûches, enlacés dans ce grand lit défait. Mais le désir grandissait toujours, la jouissance nous gagnait, et, les lèvres serrées, gémissant dans les bras l'un de l'autre, nous continuions de nous aimer dans l'obscurité de cette chambre, quand j'entendis soudain un déclic derrière moi, et, tournant brusquement les yeux, je me rendis compte que la pénombre de la chambre avait été envahie par une clarté bleutée d'aquarium, stable et inquiétante. Sans la moindre intervention extérieure, et dans un silence d'autant plus surprenant que rien ne l'avait précédé et rien ne le suivit, le grand téléviseur de la chambre encastré dans l'armoire à double battant qui abritait l'écran s'était allumé comme par enchantement dans la pièce. Aucun programme n'avait été initialisé, aucune musique ni aucun son ne sortait du récepteur, seulement une image fixe qui affichait sur l'écran un message sur fond bleu dans un imperceptible grésillement électronique continu. *You have a fax. Please contact the central desk.* Marie, les yeux ceints de ses lunettes de soie, n'avait rien remarqué de cette interruption et continuait de se mouvoir fiévreusement contre moi dans la pénombre à présent bleutée de la chambre. Mais, malgré l'intensité brûlante de mon désir intact, je fus complètement anéanti par cet incident, et, fixant avec hébétude ce message silencieux sur l'écran, je fus incapable de poursuivre davantage notre étreinte. Essoufflé et en sueur, je m'interrompis, et, après être resté un instant immobile sur son corps, je me retirai d'elle en lui disant à voix basse, le plus absurdement du monde, qu'on avait reçu un fax. Un fax ? Je crois qu'elle n'écoula même pas ma phrase, ou ne la comprit pas, ne chercha en tout cas pas à la comprendre, tant elle prit mon interruption pour une volonté de la priver délibérément de son plaisir, de lui voler la jouissance. Couchée sur le lit, la tête dans les mains, elle finit par éclater silencieusement en sanglots, des larmes fuyaient de toutes parts sous les interstices de ses lunettes de soie, non seulement vers le bas, qui coulaient naturellement sur ses pommettes et sur ses joues, mais aussi vers le haut, qui allaient se mêler aux gouttelettes de transpiration accumulée le long de ses cheveux. Je voulus dire quelque chose, m'expliquer, lui prendre le bras pour la calmer, lui caresser la joue, mais mes efforts pour la consoler ne faisaient que la hérissier davantage, le simple contact de mes mains sur sa peau lui faisait horreur. Prise de

convulsions sur le lit, elle me repoussait des pieds et des mains en me hurlant de foutre le camp. Tu me dégoûtes, répétait-elle, tu me dégoûtes.

Debout dans la salle de bain, je regardais ma silhouette dénudée — épaules nues, jambes nues, sexe nu — dans la pénombre du miroir. Je n'avais pas allumé la lumière en entrant dans la salle de bain, et deux sources de clarté contradictoires venaient se disputer la relative obscurité des lieux, la lueur bleutée de l'écran du téléviseur qui brillait toujours dans la chambre contiguë où j'entendais Marie sangloter doucement dans les draps et la fine raie oblique de la veilleuse au sol de la penderie qui s'était allumée automatiquement sur mon passage dans le couloir. Je devinais à peine les traits et les contours de mon visage dans le grand miroir mural placé au-dessus du lavabo. La baignoire, derrière moi, se reflétait dans la pénombre, un peignoir de bain chiffonné sur un de ses rebords, plusieurs serviettes de bains par terre, d'autres, inutilisées, encore pliées en deux sur leurs appliques argentées. Sur la tablette du lavabo, à côté des envahissant produits de beauté de Marie, flacons et tubes, poudriers, rouge à lèvres, crayons, blush, mascara, se trouvait ma trousse de toilette, en évidence, que je venais d'ouvrir quelques instants plus tôt. De mon visage dans le noir n'émergeait que le regard, mes yeux fixes et intenses qui me regardaient. Je me regardais dans le miroir et je songeais au sublime autoportrait de Robert Mapplethorpe, où, du noir de ténèbres des profondeurs thanatées du fond de la photo n'émergeaient, au premier plan, qu'une canne en bois précieux, avec un minuscule pommeau ciselé en ivoire, sculpté en tête de mort, auquel, sur le même plan, avec la même parfaite profondeur de champ, répondait comme en écho le visage du photographe qu'un voile de mort avait déjà recouvert. Son regard, pourtant, avait une expression de défi, de sérénité et de défi. Debout dans l'obscurité de la salle de bain, j'étais nu en face de moi-même, un flacon d'acide chlorhydrique à la main.

Et, peu à peu, la menace se précisait. Derrière moi, la porte de la salle de bain était restée ouverte, et, dans l'ombre, se devinaient les parois coulissantes de la penderie et la partie du couloir qui menait à la chambre, où Marie avait dû s'assoupir, le corps dénudé en travers du lit, les yeux ceints de son bandeau humide de larmes dans la pâle lumière bleutée de l'écran du téléviseur toujours allumé dans la pièce. Je visualisais très bien le parcours qui me séparait d'elle, les quelques pas dans le couloir qu'il me faudrait faire le long de la penderie, puis l'angle du mur et le débouché sur la chambre, les caisses en bois et en osier en désordre sur le sol, les valises ouvertes le long des murs et le cortège figé des robes de collection qui avaient pris formes humaines dans la pénombre et pendaient, noires et languissantes, torsadées, suppliciées, aux gibets de fortune des portants de voyage, avec, au loin, en perspective, la grande baie vitrée qui donnait sur la ville endormie. Aucun bruit ne se faisait entendre dans la chambre, ni respiration ni sanglots, pas de craquements. Je n'entendais aucun bruit, et j'avais peur... Cela faisait tant d'heures que nous n'avions pas dormi l'un et l'autre, tant d'heures que nos repères temporels et spatiaux s'étaient dilués dans le manque de sommeil, l'égaré des sentiments et le dérèglement des sens. Il devait être plus de trois heures du matin à Tokyo maintenant, et nous étions arrivés au Japon le matin même, vers huit heures, heure japonaise, après une courte matinée à Paris avant le départ et une longue nuit dans l'avion, où nous n'avions somnolé qu'une heure ou deux, cela faisait donc près de

quarante-huit heures que nous n'avions pas dormi, ou seulement trente-six heures, peu importe, je me lançais dans des calculs compliqués et oiseux pour fixer mes pensées sur n'importe quelles données objectives et ne pas me laisser submerger par la montée de violence que je sentais grandir en moi. J'aurais aimé aller embrasser Marie pour la consoler, doucement la prendre dans mes bras et, avec la force impérieuse des aveux qu'on ne fait pas, ou seulement en pensées, dans son for intérieur, lui dire que je l'aimais, que je l'avais toujours aimée, mais que seul le sommeil pouvait nous apaiser maintenant. Il est si tard, Marie, dors, il est si tard, lui disais-je, et je lui pris doucement la main. Elle tressaillit alors, brusquement, comme si elle se réveillait en sursaut. Fous le camp, répéta-t-elle à voix basse en libérant sa main et me repoussant du bras, fous le camp, laisse-moi dormir, répéta-t-elle une dernière fois. Et il n'y eut soudain que des 3 sous mes yeux, trois 3 qui apparurent dans mon champ de vision, 3. 33 a.m. que je vis brusquement clignoter devant moi sur le cadran du radioréveil, trois 3 en lettres rouges de cristaux liquide finement pointillées qui me fixaient dans la pénombre de la table de nuit. Mais où étais-je ? Et qu'était cette sinistre pénombre bleue radioactive que traversaient les longs faisceaux de ce phare de malheur aux reflets noirs et rouges ? Étais-je revenu dans la chambre ? J'étais assis à côté d'elle, le flacon d'acide chlorhydrique ouvert à la main. Et c'était ça qui puait, l'odeur âcre de l'acide.

Je refermai la porte de la chambre derrière moi, me retrouvai seul dans le couloir désert du seizième étage. Pas un bruit à l'étage, seulement le ronronnement de l'air conditionné, et, peut-être, au loin, une soufflerie de chaudière derrière une porte de service. J'avais passé à la hâte un pantalon et un tee-shirt avant de quitter la chambre, et j'étais pieds nus, je portais une simple paire de pantoufles en mousse blanche de l'hôtel. Dans la légère confusion d'esprit dans laquelle je me trouvais, je dus m'égarer, car il me sembla faire plusieurs fois le tour de l'étage avant de déboucher sur le palier des ascenseurs. Là, j'appuyai sur tous les boutons à la fois, et, au bout d'un moment, je vis s'allumer au-dessus des portes un voyant lumineux vert couplé à un signal sonore qui retentit de façon courte et aiguë avant de résonner dans l'espace du palier désert pour annoncer l'arrivée imminente d'une cabine. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent devant moi. J'entrai machinalement dans la cabine, appuyai au hasard sur le bouton du dernier étage. La cabine montait en silence, et je ne bougeais pas, je ressentais des picotements aux tempes, j'entendais mon cœur battre.

Plusieurs images, lambeaux de fantasmes, me hantaient, fragments de visions récentes qui surgissaient dans des éclairs fugitifs de ma conscience, fulgurances hallucinées qui se déchiraient dans des éblouissements de rouge et d'ombres noires : moi nu dans les ténèbres de la salle de bain qui jetais de toutes mes forces l'acide chlorhydrique à la gueule du miroir pour ne plus voir mon regard anxieux, ou moi encore, plus calme et beaucoup plus inquiétant, le flacon d'acide chlorhydrique à la main, regardant le corps dénudé de Marie étendue sur le lit dans la pénombre bleutée de la chambre, ses jambes et son sexe nu devant moi, son visage bandé par les lunettes de soie, la courbure de ses seins et la douce respiration de sa poitrine endormie, moi qui luttais intérieurement, et qui, dans un mouvement ample et un hurlement, me détournant d'elle, aspergeais la baie vitrée de la chambre d'une giclée d'acide qui bouillonnait sur le verre et se mettait à crisser et à fumer autour du cratère

dans une mélasse gluante de verre fondu qui dégoulinait sur la vitre en longues traînées noirâtres. Et, debout dans la cabine de l'ascenseur, j'essayais vainement de chasser ces visions de cauchemar de mon esprit.

Arrivé au vingt-cinquième étage de l'hôtel, je butai sur plusieurs portes closes, des issues condamnées. L'éclairage avait été coupé à l'étage, ne demeuraient que des sigles fluorescents d'issues de secours qui brillaient dans la pénombre dans leurs caches transparents, EXIT, EXIT, EXIT, et quelques veilleuses éparses, çà et là, aux reflets blanchâtres, qui donnaient quelque chose de lunaire et de fantomatique au palier de l'étage. J'entendis les portes de l'ascenseur se refermer lentement derrière moi. Je fis quelques pas dans l'obscurité, et, attiré par les lumières de la ville que j'apercevais au loin derrière plusieurs strates de parois vitrées successives, j'allai me pencher un instant à la porte du bar panoramique, les mains autour des yeux, je devinais les tables rondes à l'intérieur, guéridons amarrés au sol par des pieds métalliques, milliers de verres et de bouteilles d'alcool alignées sur les étagères qui brillaient dans la pénombre, un piano fermé, drapé de velours noir, à l'abandon sur le devant de l'estrade, plusieurs rangées de spots modulables fixés au plafond sur leurs rails d'éclairage et la banquette en cuir sombre qui suivait les contours de la baie vitrée. J'essayai d'ouvrir la porte pour entrer dans la pièce et m'asseoir un instant pour reprendre mes esprits, mais elle était fermée à clé, et je n'insistai pas, je fis demi-tour, retraversai le palier en sens inverse et m'engageai dans un couloir au fond duquel se trouvait une double porte vitrée, surmontée d'une enseigne en lettres de néon éteintes, *Health Club*, que jouxtaient de pompeuses armoiries nautiques dont on peinait à déchiffrer les motifs enchevêtrés, peut-être des ancres et des compas. La porte résista, elle aussi, quand j'essayai de l'ouvrir, mais, examinant plus attentivement les chambranles, je me rendis compte que les deux verrous à baïonnette qui l'entravaient, l'un en haut avec le pêne en demi-rond qui montait dans une gâche, et l'autre en bas, qui s'enfonçait dans le sol, avaient été installés à l'extérieur du local, et non à l'intérieur. Je n'eus donc qu'à faire glisser sans bruit les deux tiges hors de leurs gâches pour entrouvrir la porte et me faufiler à l'intérieur. Me retournant de crainte d'avoir été surpris par un employé de l'hôtel qui eût remarqué quelque chose d'anormal sur le palier, je passai par un hall d'accueil et entrai dans des vestiaires déserts, avec des rangées régulières de casiers métalliques pour la plupart fermés, certains entrouverts, traversai une salle de gymnastique dans le noir, fis quelques pas parmi les appareils cardio-vasculaires dont on ne devinaient que les ombres, tapis de course à pied à l'arrêt, alignement de bicyclettes sans roues, seulement un cadre désossé, structures verticales sommaires avec des allures d'oiseaux métalliques amputés. Partout, dans le noir de la pièce, se trouvaient de grands miroirs muraux, triptyques verticaux qui reflétaient ma silhouette énigmatique et indécise, tee-shirt noir et les pieds nus dans des pantoufles en éponge. J'hésitai sur la voie à suivre, et, revenant sur mes pas, je m'engageai sans bruit dans un petit escalier intérieur aux parois en faïence en me demandant où il menait, quand Tokyo apparut peu à peu devant moi dans la nuit derrière les immenses baies vitrées de la piscine, comme un décor de théâtre factice d'ombres et de points lumineux tremblotants.

L'eau de la piscine était immobile dans la nuit, parcourues de lueurs fugaces et de reflets mouvants. Figée dans la pénombre, elle avait une apparence de plomb fondu,

de titane ou de lave, et semblait reposer là de toute éternité, à deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer, dans la nuit silencieuse de Tokyo, patiente, abandonnée, traversée parfois d'infimes ondolements spontanés, comme une peau qui frissonne. Je m'avançai lentement jusqu'au bord du bassin, regardai l'eau à mes pieds, d'une immobilité de lac. Il n'y avait pas un bruit autour de moi, pas un souffle d'air, pas de clapotement d'eau contre les bords du bassin. Des transatlantiques en plastique blanc ajourés étaient disposés tout au long du plan d'eau, pas tous dépliés, certains encore en attente, remisés dans un coin, avec d'autres fauteuils de plage repliés sur eux-mêmes, des parasols, des tables basses, des bouées, des planches en mousse agglomérée. Je me mis à longer lentement le bassin, le regard traînant en hauteur sur la grande verrière du toit amovible qui laissait apparaître le ciel étoilé par les interstices de la structure métallique. J'avançais au bord de l'eau silencieuse dans la nuit, l'esprit apaisé et les membres soulagés, le voisinage de l'eau avait toujours eu sur moi cet effet bénéfique, qui m'apportait un sentiment de paix et d'adéquation au monde. Il faisait très doux dans l'enceinte de la piscine, presque trop chaud, et, dans les vapeurs moites de l'air ambiant, flottait une odeur de chlore et de détergent parfumé, aux relents d'andropogon, d'amonique et d'agrumes. Quelques massifs de plantes se dressaient aux angles du bassin, dont on apercevait les îlots de végétation tropicale dans le noir, jaillissement de bambous dont le dense bouquet de tiges ligneuses montait le long des vitres, frondes géantes des fougères qui débordaient des jardinières et allaient s'incurver mollement sur le carrelage. Arrivé à l'autre extrémité du bassin, je m'approchai de la baie vitrée et, m'arrêtant dans l'ombre d'un pilier de marbre clair, je me mis à observer longuement la ville endormie devant moi.

Vue de haut pendant la nuit, la terre semble parfois retrouver quelque chose de sa nature d'origine, davantage en accord avec l'état sauvage de l'univers primitif, proche des planètes inhabitées, des comètes et des astres perdus dans l'infini des espaces cosmiques, et c'était cette image que Tokyo donnait d'elle-même maintenant derrière la baie vitrée, celle d'une ville endormie au coeur de l'univers, parsemée de lumières mystérieuses, néons et réverbères, enseignes, éclairages des rues et des artères, des ponts, des voies ferrées, autoroutes métropolitaines et réseau d'avenues surélevées enchevêtrées, miroitement de pierreries et bracelets de lumière piquetée, guirlandes et lignes brisées de points lumineux blancs et or, souvent minuscules, stables ou scintillants, proches et lointains, signaux rouges des balises aériennes qui clignotaient dans la nuit aux sommets des antennes et aux angles des toits. Je regardais l'immense étendue de la ville derrière la baie vitrée, et j'avais le sentiment que c'était la terre elle-même que j'avais sous les yeux, dans sa courbe convexe et sa nudité intemporelle, comme si c'était depuis l'espace que j'étais en train de découvrir ce relief enténébré, et j'eus alors fugitivement conscience de ma présence à la surface de la terre, impression fugace et intuitive qui, dans le douceâtre vertige métaphysique où je vacillais, me fit me représenter que c'était autant à Tokyo que je me trouvais à l'instant que quelque part dans la nuit interstellaire de l'univers.

J'avais laissé Marie endormie dans la chambre quelques étages plus bas, et, malgré la grande proximité géographique qui nous unissait — qu'était cette distance à l'échelle de l'univers ? — il me semblait qu'elle reposait à des années-lumière de moi en cette nuit de rupture, où nous nous séparions pour toujours. Même si je

l'aimais tellement, me mis-je alors à penser en regardant le ciel avec cette gravité légèrement empreinte de tristesse que suscite parfois la pensée de l'amour quand elle est jointe à celle de l'univers. Car je l'aimais, oui, il suffisait que je m'éloigne d'elle de quelques dizaines de mètres pour m'en rendre à nouveau compte avec une évidence renouvelée. Elle dormait maintenant, mon amour, sans doute nue dans les draps et s'étant recouvert les épaules d'une couverture, avec ses lunettes de soie de la *Japan Airlines* qui lui ceignait le visage, et j'espérais qu'elle ne se réveillerait pas avant demain matin après une nuit de sommeil réparateur qui eût effacé toutes les fatigues du voyage et les tumultes de la nuit et m'eût permis de la retrouver telle qu'en elle-même au réveil, reposée et bougonne. Je m'apprêtais du reste à aller la rejoindre, et j'avais déjà fait demi-tour pour regagner la chambre quand, m'arrêtant un instant au bord de l'eau, je fus pris de la subite envie de me baigner. La piscine était silencieuse, l'eau immobile dans la pénombre, seules brillaient dans le noir les rampes recourbés des escaliers d'accès au bassin. Je me déshabillai sans bruit et m'assis au bord du bassin, non loin des escaliers d'accès, puis, tout doucement, je me laissai glisser avec précaution à la verticale dans l'eau — et le tourbillon de fatigues et de difficultés dans lequel je me débattais depuis tant de semaines se résolut à l'instant dans le pur miracle du contact de l'eau sur ma peau.

Je nageais lentement dans l'obscurité de la piscine, l'esprit apaisé, partageant mes regards entre la surface de l'eau que mes brasses lentes et silencieuses altéraient à peine, et Tokyo dans la nuit, visible de toutes parts, par les multiples ouvertures de la baie vitrée qui offraient au regard des perspectives illimitées. J'avais le sentiment de nager dans une serre tropicale, ou de prendre un bain de minuit au coeur de quelque lac d'altitude, encaissé sous la voûte d'un ciel presque palpable. Nu dans la nuit de l'univers, je tendais doucement les bras devant moi et glissais au fil de l'onde, sans un bruit, sans un remou. De toutes part, l'eau glissait sur mon corps, tiède et lourde, huileuse et sensuelle. Je laissais mes pensées suivre leur cours sinueux et tranquille, fluide et langoureux, et, oublieux des désordres du monde et des pesanteurs de la vie, j'écartais très doucement l'eau devant moi, scindant l'onde en deux vagues distinctes dont je voyais les prolongements s'éloigner en ondulant vers les bords du bassin. Une obscurité très dense enveloppait le plan d'eau, et ce n'était pas les multiples points lumineux rouges et dorés des buildings que l'on apercevait dans la nuit derrière la baie vitrée qui venaient en rien la contrarier. Située au dernier étage de l'hôtel, la piscine se trouvait au coeur de l'île très dense de tours de verre et de gratte-ciel du quartier administratif de Shinjuku, et, en raison de la perspective qui semblait tantôt les éloigner et tantôt les rapprocher, certains immeubles se trouvaient tellement près du bassin que j'avais le sentiment de nager entre leurs fenêtres illuminées. Par-delà les façades de verre éclairées du Shinjuku Mitsui Building et du Shinjuku Center Building dont les antennes géantes montaient vers le ciel, c'était tout le quartier de Shinjuku qui étendait son profil d'ombres et de lumières dans la nuit. C'était tout aussi bien les quartiers nord de Tokyo que l'on pouvait apercevoir, vastes zones horizontales presque complètement plongés dans les ténèbres, que l'immense trouée de verdure noire, illisible et opaque, du Palais impérial cerclé de murailles et de douves au coeur même de la ville, et jusqu'à la mer, à l'horizon, si on laissait courir le regard par-dessus Shimbashi et Ginza, l'appel du large et les embruns, la baie de Tokyo et l'océan Pacifique dont les eaux noires se perdaient dans les limites de l'imagination, de l'horizon et de l'acuité visuelle. Je continuais de nager sans bruit,

et, par les larges parois de la baie vitrée que je longeais dans la pénombre, je voyais se dresser la haute silhouette montant vers le ciel d'une des tours jumelles du monumental Hôtel de Ville de Kenzo Tange. L'aile du bâtiment, impressionnante dans la nuit, n'était éloigné que d'une centaine de mètres de l'hôtel, et je percevais distinctement les nombreux éléments décoratifs de sa façade illuminée, réseau serré de détails géométriques travaillés, ouvragés, tissu de verre sombre et d'acier, segments brisés, horizontaux et perpendiculaires, châssis en inox et panneaux d'aluminium enchevêtrés, qui donnaient à sa surface un aspect écorché et à vif, comme si l'on avait mis à nu le réseau de plaquettes de circuits intégrés d'un transistor à la verticale dans la nuit.

Lorsque je sortis de l'eau, progressant lentement sur le bord du bassin sans même chercher à me sécher, m'égouttant simplement délicatement les bras et le bout des doigts en me soufflant une gerbe de gouttellettes sur le menton, je remis mes pantoufles de mousse sans me pencher, tâtonnant des orteils pour les enfiler à l'aveugle, et je m'avançai lentement jusqu'au bord de la paroi de verre qui donnait de plain-pied sur le vide et la nuit. Tel, entièrement nu et encore dégoulinant devant la baie vitrée, je me tenais immobile dans la pénombre, et, du haut de cet à-pic de près de deux cents mètres qui dominait Tokyo, debout sur ce promontoire privilégié, je regardais la ville qui s'étendait à perte de vue devant moi, déployant sous mes yeux l'immense superficie de son agglomération illimitée. Je ne sais si la terre allait de nouveau trembler cette nuit comme lorsque nous étions rentrés à l'hôtel quelques heures plus tôt, mais même la petite secousse que nous avons ressentie tout à l'heure, me disais-je, même la plus infime des secousses telluriques perceptibles par nos sens pouvait légitimement être interprétée comme le signe avant-coureur d'une plus grande, elle-même annonciatrice d'un grand tremblement de terre, et pourquoi pas d'un très grand, du plus grand, du fameux *big one* attendu à Tokyo par tous les spécialistes, comparable à celui de 1923, ou de 1995 dans le Kansai, et même peut-être supérieur en intensité, d'un degré de destruction encore inconnu à ce jour, inimaginable compte-tenu de l'urbanisation actuelle de Tokyo, au-delà de toute imagination catastrophique. Et, jouissant de ce point de vue imprenable sur la ville, je me mis alors à l'appeler de mes vœux, ce grand tremblement de terre tant redouté, souhaitant dans une sorte d'élan grandiose et irréfléchi qu'il survînt à l'instant devant moi, à la seconde même, et fît tout disparaître sous mes yeux, la ville et ma fatigue, ma jeunesse disparue et mes sombres pensées (un tremblement de terre pour se changer les idées, voilà qui était digne de ton exquise simplicité, mon amour).

Je laissai la baie vitrée derrière moi et revins sur mes pas, traînai le long du bassin à la recherche d'une serviette pour me sécher. Je pris le chemin des douches et longeai un muret de marbre clair orné d'une frise bleutée que voisinaient des espaces de douches collectives carrelées d'azulejos. Là, derrière une porte en verre dépoli, que je poussai prudemment, je devinai l'obscurité d'une grande salle d'eau silencieuse où avaient été aménagés des bains japonais, deux bassins de marbre moucheté dont l'eau était immobile dans la pénombre, l'un, rond, près de la porte, l'autre oblong, tel un violoncelle allongé, et un glougloutement d'eau permanent qui venait de canalisations invisibles. Le long des murs, très bas, presque à hauteur du sol, se trouvait une rangée de robinets identiques séparés par des cloisons de verre, avec des cuvettes en plastique renversés par terre, tuyaux de douche et pommeaux

enroulés sur le croisillon, brosses à dents et rasoirs jetables en vrac dans des corbeilles, lotions de soin diverses à la disposition des usagers (*hair tonic*, *hair liquid*, *after-shave*, *natural gentle body wash*, et autres mots japonais dont je mesurais mal toutes les subtiles différences sémantiques). Sur un rebord de pierre à l'entrée se trouvait une pile de petites serviettes carrées, de la taille d'un gant de toilette, et j'en pris une au passage, entrai dans la pièce en m'essuyant les bras et la nuque. Je m'étais assis sur un tabouret et je me rasais dans l'obscurité, faisant glisser précautionneusement un minuscule rasoir jetable sur mon cou et mes joues, observant attentivement mon visage à travers le voile de buée d'un petit miroir rond que j'avais posé en équilibre sur le rebord de pierre. La mousse était bien trop légère pour ma peau, je l'avais ressenti dès le premier coup de lame, qui m'avait écorché l'épiderme et irrité la joue. De fait, lorsque j'eus terminé de me raser et que je me fus rincé à grande eau dans l'eau tiède de la cuvette, je pus observer dans le miroir une vingtaine de petits points rouges d'irritation cutanée tout au long de mon cou. Je rinçai le rasoir dans la cuvette, et regardai mon visage dans le miroir. Je me regardais dans le miroir, je regardais ce visage déjà vieux et pourtant mien (et c'est un état qu'il est des plus étranges de devoir associer à soi-même, l'âge mûr, ou tout du moins la fin incontestable des caractéristiques de la jeunesse lisible sur les traits de son propre visage)

Lorsque, au sortir de la piscine, je descendis dans le hall pour aller chercher le fax à la réception, mes yeux encore accoutumés à la lumière tamisée du vingt-cinquième étage furent violemment éblouis par le scintillement des lustres de l'entrée, trio de lustres d'une amplitude spectaculaire, trois à quatre mètres d'envergure et près de huit à dix mètres de haut. Leur lumière tombait du plafond dans un poudrolement de paillettes et de nacre. Peut-être s'agissait-il de répliques de lustres célèbres, de Versailles ou de Windsor, je n'en avais aucune idée, leur forme évoquait des flacons de liqueur ou d'alcool blanc, des carafes de vin aériennes aux reflets irisés, étroits à la base et s'évasant de plus en plus à mesure qu'on descendait le long de leur corps, pour devenir presque ronds à la base, enveloppés, féminins. Quatre cercles d'acier, parallèles, les enserraient chacun étroitement, et, malgré la rigueur de leurs lignes, leur éclat avait quelque chose de fuyant et d'aquatique, et c'était peut-être à des gouttes d'eau géantes finalement qu'ils faisaient le plus penser, ou à des larmes, trois gigantesques larmes de cristal en suspension dans l'espace de cet hôtel désert. Un peu honteux de ma tenue, qui contrastait avec le faste du marbre et des dorures du hall, (tee-shirt froissé et les pieds nus dans des sandales humides), je rentrai machinalement les pans de mon tee-shirt dans mon pantalon et dirigeai mes pas vers la réception, où ne se trouvait qu'un seul employé, en habit noir, de dos, ou plutôt de trois-quart, qui était plongé dans la lecture d'un document et ne semblait pas se préoccuper le moins du monde de ma présence. Hormis cet employé de garde, il n'y avait personne dans l'immense hall silencieux et assoupi. Les comptoirs d'accueil étaient vides, le pupitre qui servait de point de ralliement aux services de l'*airport-limousine* était désert, il n'y avait ni groom ni portier en vue, personne à l'extérieur sur l'étroit perron surmonté d'un auvent qu'on devinait dans la nuit derrière la double rangée de portes de verre coulissantes, dont plusieurs avaient été condamnées par des piquets dorés. Sur la gauche du comptoir de la réception, accrochées au mur au-dessus du petit bureau abandonné de l'*assistant-manager*,

étaient exposées un jeu d'horloges identiques, rondes et cerclées de noirs, qui donnaient l'heure dans différentes villes du monde, à New-York, à Moscou, à Singapour, et, n'embrassant que la vision d'ensemble de cette simultanéité vertigineuse d'aiguilles et de fuseaux horaires divergents sans m'attarder sur l'heure qu'il pouvait être à Paris et à Tokyo, je m'approchai du comptoir et demandai au réceptionniste s'il parlait français. Yes, me dit-il, très poliment, les mains posées parallèlement sur le comptoir. En français dans le texte. English ? dis-je, qu'à cela ne tienne, et je lui expliquai — en anglais, donc, notre plus petit commun dénominateur linguistique — que j'avais été averti dans ma chambre de l'arrivée d'un fax.

Le réceptionniste, après une rapide vérification sur un registre, d'un geste stylé, tendit précautionneusement une main pleine d'égards en direction du hall pour me dire que quelqu'un était déjà passé prendre le message, et, me retournant alors vers le hall désert que je venais de traverser, j'aperçus Marie à quelques mètres de là — Marie ! —, ou plutôt seulement ses jambes, car son corps demeurait caché derrière un pilier de marbre, une paire de jambes dénudées et croisées, les pieds chaussés d'une paire de mules rose pâle de l'hôtel qu'elle portait avec une élégance distante, raffinée et ironique (une en équilibre précaire au bout de ses orteils, l'autre déjà tombée par terre). Elle était allongée de tout son long dans un élégant canapé en cuir noir, la tête et les cheveux tombant en arrière sur l'accoudoir, un bras ballant au sol, et vêtue, c'est ce qui me frappa le plus, d'une de ses propres robes de collection en soie bleu nuit étoilée, strass et satin, laine chinée et organsin — je ne l'avais jamais vu porter une de ses robes, et cela ne présageait rien de bon — qu'elle avait passée n'importe comment avant de sortir de la chambre, sans la boutonner à l'épaule, ni l'ajuster aux hanches. Pas maquillée, la peau très blanche sous le cristal des lustres, pâle et fragile, des lunettes de soleil sur les yeux, elle fumait posément une cigarette dans une aura embrumée de mélancolie rêveuse qui paraissait sortir de ses lèvres entrouvertes pour partir en fumée en direction du plafond. Tu est là ? dis-je en m'approchant d'elle. Elle me regarda avec une lueur d'amusement, et je lus un soupçon de supériorité méprisante dans son regard, qui semblait me dire qu'on ne pouvait décidément jamais rien soustraire à ma sagacité (oui, en effet, elle était là), mais qui voulait dire aussi, ou bien interprétais-je mal ce sourire en y débusquant de la malveillance alors qu'il n'y avait peut-être qu'un peu d'impertinence moqueuse, qu'elle n'en avait rien à foutre, de ma sagacité de merde, et qu'elle y était même souverainement indifférence, à ma sagacité, et à mon intelligence aussi, d'ailleurs. Ce qu'elle attendait de moi maintenant, ce n'était pas des preuves d'intelligence, et encore moins des explications, des arguties, des raisonnements, ou des justifications, c'était que je l'embrasse, et basta (et pour cela, mon intelligence n'était d'aucun secours). Elle me regardait, le visage intense et immobile, son manteau de cuir noir drapé sur ses épaules à la manière d'un châle. Tu t'es inquiétée ? dis-je Elle ne répondait toujours pas. Tu m'as cherché ? dis-je. Elle fit oui de la tête, d'un air malheureux. Oui, finit-elle par dire. Tu étais où ? dit-elle, et, comme je lui expliquais que j'étais monté au dernier étage de l'hôtel et que je m'étais baigné, je la vis sourire pensivement, d'un sourire approbateur et légèrement entendu. Oui, je sais, je t'ai vu, me dit-elle. Tu m'as vu ? dis-je. Oui, dit-elle. Et elle me raconta alors qu'en sortant de la chambre pour aller chercher le fax, comme elle ne m'avait pas trouvé dans le hall, elle était sortie de l'hôtel pour voir si je n'avais pas été prendre l'air dans la rue. Elle ne savait pas très bien où elle allait, m'expliquait-elle, elle me cherchait, elle errait au

milieu de la chaussée, elle se sentait perdue. Je l'écoutais en silence, je ne comprenais pas où elle voulait en venir. Elle avait regardé l'hôtel alors, elle avait cherché notre chambre des yeux au seizième étage, toutes les lumières étaient éteintes dans la nuit, tout le monde dormait dans l'hôtel. Elle avait continué à marcher, relevant encore la tête de temps à autre vers la façade, lorsque son regard avait été attiré par la baie vitrée de la piscine au dernier étage, comme si elle voyait des mouvements derrière la vitre, comme une ombre qui se mouvait dans la rotonde. Elle n'y avait pas vraiment prêté attention, mais, au moment de rejoindre l'hôtel, elle avait de nouveau levé la tête, et elle m'avait vu alors, elle m'avait vu derrière la vitre, elle était sûre que c'était moi, cette silhouette immobile au vingt-cinquième étage, nu dans la nuit parmi les gratte-ciel illuminés.

Tu inventes, dis-je. Elle me sourit. Elle avait un sourire ambigu que je ne lui connaissais pas, un peu inquiétant, légèrement dingue. Viens, on sort, me dit-elle en se levant brusquement, je n'en peux plus, de cet hôtel. Viens, répéta-t-elle, en me prenant par le bras et m'entraînant vers la sortie. Je trainais des pieds à sa suite dans le hall, lui fis valoir que nous n'étions pas habillés pour sortir, qu'on pourrait au moins repasser par la chambre pour prendre un manteau et mettre des chaussures, mais elle ne voulut rien savoir, elle m'entraîna vers la sortie en jetant sur mes épaules son grand manteau de cuir noir (tiens, puisque tu as froid, mauviette ! s'écria-t-elle, et elle s'arrêta pour me toiser et m'adresser un beau sourire vampant, d'ingénuité et de défi). Nous passâmes en coup de vent la double rangée de portes vitrées coulissantes qui s'ouvrirent automatiquement sur notre passage, et nous retrouvâmes dehors dans la nuit sur le perron désert de l'hôtel. Un taxi était garé à une dizaine de mètres de l'entrée, dont nous attendîmes vaguement l'arrivée en regardant autour de nous, mais il ne vint jamais à notre rencontre (tout simplement parce que le chauffeur dormait, nous nous en rendîmes compte quelques instants plus tard en passant à côté du véhicule, découvrant son corps allongé dans la pénombre de l'habitacle, le siège rabattu en arrière). Nous descendîmes le chemin sinueux qui menait à la voie publique, et nous nous mîmes à marcher sur l'étroit trottoir d'une avenue piquetée de réverbères. Nous traversâmes la rue en biais en courant la main dans la main, enjambâmes un minuscule parapet pour passer de l'autre côté de la chaussée, nous fauflant entre les branches d'un bosquet nain en nous écorchant les chevilles aux arbustes, et descendîmes les escaliers d'une grande passerelle métallique qui faisait office d'écluse pour se trouver un niveau plus bas dans la ville, dans une rue tout aussi déserte. Arrivés en vue du Keio Plaza Hôtel dont l'entrée était illuminée de blanc et d'or, nous bifurquâmes dans une rue sombre, et, peu à peu, laissant derrière nous le Shinjuku administratif des grands hôtels et des immeubles de bureaux, nous gagnâmes un quartier plus animé, avec davantage de commerces, des courettes dans le noir, des lanternes et des idéogrammes aux enseignes, quelques caissons lumineux éteints dans la pénombre, des distributeurs de boissons aux carrefours et, partout, le désordre organisé de fils électriques entremêlés des poteaux télégraphique. J'avais fini par enfiler le manteau de cuir noir de Marie, beaucoup trop petit pour moi, étroit de carrure et serré aux aisselles, et je marchais en tenant Marie enlacée par l'épaule (la manche du manteau distandue, qui remontait sur mon avant-bras). Marie se blotissait contre ma poitrine de sorte que nous finîmes par ne plus former qu'un seul corps bicéphale étroitement imbriqué au milieu de la chaussée. Nous nous trouvions dans un quartier de magasins

d'électronique et de photos, caméras vidéo et appareils numériques dont on devinait les contours dans les vitrines derrière les grilles baissés des rideaux métalliques et des volets roulants. Parfois, nous passions devant les néons blancs et roses d'une boîte de nuit ou d'un bar à hôtesse, où une grappe de personnes discutaient devant l'entrée, grande rousse décolorée vêtue d'un immense ciré rose, en minijupe et lèvres pâles, deux gars courtauds en conciliabule à ses côtes, et, plus loin, dans l'ombre, désœuvré près des poubelles, la maigre silhouette d'un vieil homme-sandwich dégarni et pensif, une pile de vains prospectus à la main. A mesure que nous avançions, le quartier s'animait et se transformait, il y avait de plus en plus de bars et de néons, des voitures qui roulaient au ralenti le long des trottoirs déserts, des odeurs de soupe et de taki-yaki, des sex-shops, des sous-sols sur lesquels veillaient des rabatteurs et des videurs, petit en costume croisé, ou gros avec une natte, profil d'estampe et doudoune noire. Personne ne prêtait particulièrement attention à notre tenue, nous nous fondions dans la nuit et les excentricités de chacun, pas plus extravagants que d'autres, Marie vêtue d'une robe de collection à vingt mille dollars, toute simple, deux coups de crayons, le fuselage en satin et soie noire, une hélice, et le dos nu, qu'elle portait avec une simplicité confondante et un naturel déconcertant, lunettes noires sur le nez et ses mules roses de l'hôtel, et moi empêtré dans un manteau en cuir noir quatre fois trop petit qui me remontait presque au milieu des bras, pieds nus dans des savates de mousse humide, déjà usagée et la semelle brunie. Il ne faisait pas particulièrement froid pour une nuit de novembre, peut-être une dizaine de degrés, mais je sentais le corps de Marie trembler quelque peu dans mes bras, la peau des avant-bras hérissée de chair de poule. J'ai faim, dit-elle. Froid ou faim ? dis-je. Faim, dit-elle, froid et faim.

Nous étions entrés dans un petit restaurant de quartier qui servait des soupes à toute heure, salle minuscule et bondée, plutôt crasseuse, sans bois clair ni jolis petits rideaux fendus à l'entrée, avec des tables en formica rouge presque toutes occupées, une rangée de tabourets sommaires le long du bar, où se trouvaient quatre silhouettes de dos penchées en avant, un bol et des baguettes à la main, qui aspiraient bruyamment leurs nouilles (udon ou ramen, je ne savais pas, je ne leur avais pas demandé ce qu'ils mangeaient, quoique Marie l'eût vivement souhaité, qui eût voulu avoir la même chose qu'eux). Une vieille dame faisait la cuisine derrière le bar, précise et absorbée par sa tâche, rissolant je ne sais quels petits légumes dans une poêle qu'elle secouait et renversait d'un geste brusque dans de grandes marmites qui bouillaient sur des réchauds à gaz en répandant une forte odeur de soja et de porc caramélisé dans la salle. Nous avons commandé des soupes que j'avais choisie au hasard sur la carte en désignant du doigt les idéogrammes les plus appétissants au vieil homme chaussé de socques qui était venu prendre la commande, à la fois courtois, taciturne et indifférent. Il nous avait remis une minuscule serviette blanche tiédasse dans un plastique fripé et nous avait servi à chacun un verre d'eau en carafe avant de repartir. Marie, qui avait ôté ses lunettes de soleil qu'elle avait posée sur la table, me regardait, les yeux pâles et fatigués, fragilisés par la lumière vive du restaurant et encore rougis de sommeil et de larmes, et elle me souriait gentiment, apparemment plus heureuse dans la fumée de ce bouiboui de quartier que dans les ors et le luxe de tous les palaces du monde, dont les fastes inutiles n'étaient qu'une redondance ennuyeuse de sa propre splendeur.

Assise en face de moi au fond du restaurant, Marie mangeait sa soupe sans faire de bruit, à l'occidentale, et non à la manière japonaise, le bol à la main, en faisant remonter les nouilles par paliers avec les baguettes avant de les engloutir bruyamment dans une aspiration précipitée pour éviter de se brûler la langue. Non, pour notre part, nous allions à la pêche aux udons, plutôt, moi ne m'en sortant pas trop mal qui avais une petite expérience d'aspirateur en la matière, et Marie qui faisait peine à voir (ou plaisir, c'était selon), qui touillait mollement sa soupe une baguette dans chaque main, à la manière d'un chef d'orchestre découragé et dyslexique, quoique ambidextre. Elle finit par abandonner la partition à mi-repas, repoussant son bol devant elle sur la table. C'est toi qui a mes cigarettes, me dit-elle, et, s'avançant vers moi par-dessus la table, elle m'entoura le corps de ses bras pour aller fouiller dans mes poches, et se mit à sortir divers objets de son manteau, qu'elle posa sur la table au fur et à mesure, une grande enveloppe blanche pliée en deux, des mouchoirs froissés humides de larmes, un bâton de rouge, un eye-liner, deux trois billets de dix mille yens enroulés et un paquet de Camel mal en point et comme cintré à la taille, dont elle sortit une ultime cigarette qui avait un nez de Concorde. Sans un mot, elle se souleva dans sa sublime robe en satin et soie bleu nuit étoilée, laine chinée et organsin, et, s'approchant de la table voisine, présenta l'extrémité de sa cigarette à nos voisins pour leur demander du feu. Elle remercia d'un battement de cil et reprit place en face de moi, en soufflant la fumée dans ma soupe. C'est le fax ? dis-je en désignant du regard la grande enveloppe pliée en deux qu'elle avait posée sur la table. Elle fit oui de la tête en fumant. Je m'essuyai les mains et ouvris pensivement l'enveloppe, fis glisser les deux pages de télécopie qu'elle contenait pour apercevoir aussitôt l'en-tête familier de la maison de couture *Allons-y, Allons-o*, et son petit logo en ombres chinoises d'un couple qui s'encourait (du verbe s'encourir, partir en courant, fuir dans le vent, s'envoler enfin d'une foulée insouciant et légère — s'encourir, quoi). Je sortis les deux feuillets de l'enveloppe et les parcourus rapidement du regard, des chiffres, des résultats d'exploitation, rien que de très ordinaire, le fax avait été expédié de Paris à dix-neuf heures vingt (ce qui, somme toute, était une heure normale pour envoyer un fax — même si cela avait été une heure désastreuse pour nous qui l'avions reçu).

Il faisait presque jour lorsque nous sortîmes du restaurant. Nous avons repris le chemin de l'hôtel et nous marchions côte à côte. Il se mit alors à tomber quelques gouttes de pluie éparses dans la sombre ruelle que nous suivions, et Marie, à la première gouttelle qui lui effleura le visage, se pinçant la robe à la hanche, courut s'abriter sous un auvent et ne voulut plus faire un pas de plus pour ne pas exposer les étoffes précieuses de sa robe à l'averse. La pluie s'était intensifiée, et j'attendais à côté de Marie le dos au mur, m'avançant parfois jusqu'au milieu de la chaussée en bravant l'averse pour regarder le ciel, d'un bleu noir qui s'était déjà un peu dépris de la nuit et commençait à virer à un grisâtre diurne que de gros nuages noirs assombrissaient. J'étais tellement épuisé que je ne ressentais plus la fatigue. J'allai examiner distraitemment un distributeur de boissons dans le voisinage, et, sortant quelques pièces de ma poche, je proposai à Marie de lui offrir le petit-déjeuner, thé vert ou thé anglais, chaud ou froid, café, café au lait ou capuccino. Je veux bien un capuccino, me dit-elle. Je fis glisser les pièces dans la fente du distributeur, et allai rejoindre Marie avec les deux canettes brûlantes de capuccino. Je sentais le contact

brûlant du métal sous les paumes de mes mains. Marie me sourit, me prit une canette des mains et se blottit contre moi. Je heurtai délicatement ma canette contre la sienne en faisant mine de trinquer. Nous buvions des capuccino sous le auvent de bois d'une échoppe d'artisan, en regardant la pluie tomber devant nous dans la ruelle.

L'averse ne semblait pas devoir s'arrêter, et on aurait pu rester là longtemps, si je n'étais parvenu à convaincre Marie de me suivre le long des façades, progressant par à-coups, courant sur quelques mètres puis faisant halte sous l'appentis en verre d'un garage ou le perron d'un restaurant. A l'angle de deux rues, quelques pâtés de maison plus loin, nous trouvâmes refuge dans un petit supermarché ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, à l'enseigne bleue de Lawson, dont les portes automatiques

Il y avait autant d'employés que de clients dans le magasin (deux et deux),

et je suivais Marie dans les allées, qui défilait entre les rayons dans sa robe de satin et de soie sous les regards indifférents des quelques rares clients,